

définition du style : *Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées.* L'ordre s'établit par un *plan général* où n'entrent « que les pensées essentielles à son sujet... Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base... De l'ordre naît le mouvement (?), qui donne de la vie à chaque expression ». Toute œuvre de génie doit être « fondue d'un seul jet ».

II. — *Considérations sur le style.* « Le bon style suppose l'exercice de toutes les facultés intellectuelles. Les *idées* seules en forment le fond; l'harmonie n'en est que l'accessoire et ne dépend que de la sensibilité des organes... Le *ton* n'est que la convenance du style à la nature du sujet... Voir clairement l'ordre de ses pensées, posséder pleinement son sujet, ne point s'en écarter, c'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité. » Éviter avec soin l'emploi des *pensées fines*, des *traits saillants* et *brillants*, qui sont contraires au naturel. « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité. » Les connaissances, les faits, les découvertes, sont hors de l'homme et appartiennent à tout le monde; mais la manière de les mettre en ordre et de les exprimer est personnelle : *Le style, c'est l'homme même.*

Remarques générales. — « Buffon a surtout recherché la noblesse, la majesté, l'harmonie du style, et c'est pour cela qu'il recommande toujours l'emploi des termes les plus généraux.

« D'une figure noble et d'une taille imposante, il avait dans ses habitudes privées comme dans son style une gravité un peu compassée. Son élocution était assez négligée; mais sa patience au travail était telle, qu'il copia onze fois ses *Époques de la nature*, en les corrigeant toujours. Aussi disait-il souvent : « Le génie n'est que la patience. » Étranger aux cabales qui agitèrent de son temps l'État et la littérature, ne répondant jamais aux critiques que l'on fit de ses ouvrages, assurant son repos par des prévenances envers les hommes et les corps en crédit, il mena une vie tranquille et à peu près sans incident. »

(*Passim.*)

CHOIX. — Descriptions de l'Homme, de la Nature sauvage et de la Nature cultivée, du Blé, des Volcans, du Cheval, de l'Âne, du Cerf,

du Castor, du Chien, du Cygne, du Rossignol, de la Fauvette, de l'Oiseau-Mouche, etc. — *Discours sur le style.*

ROUSSEAU (1712-1778.)

Jean-Jacques Rousseau, né à Genève de parents français d'origine, perdit sa mère en venant au monde. Son père ne prit aucun soin de son éducation. Le moment venu d'apprendre un métier, il se vit successivement clerc de greffier, apprenti graveur (d'où il fut chassé pour vol), laquais, séminariste, musicien ambulant, précepteur, etc. A trente ans, il se rendit à Paris, et se lia d'amitié avec Diderot et d'autres écrivains du parti philosophique. Il végétait, exerçait sa plume en silence, lorsque le hasard fit tomber sous ses yeux cette question proposée par l'académie de Dijon : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* Rousseau, mécontent de lui comme des autres, prend parti contre la civilisation, qu'il condamne au nom de la vertu, et remporte le prix (1750). Bientôt, dans un autre *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755), il fait le procès à la société elle-même, donne la préférence à l'état sauvage sur l'état civilisé, et, rapportant tous les maux et tous les crimes à la propriété individuelle, il maudit « celui qui le premier ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi.* » Dès lors, il ne cessa plus d'attaquer les institutions civiles et religieuses. Son imagination malade, son orgueil sans bornes, « sa vie pleine de choses que la morale réprouve, » le jetèrent dans une noire misanthropie qui le rendit insupportable : il voyait partout des ennemis. La mort le frappa subitement à Ermenonville, près de Paris.

Œuvres. — Les principaux écrits de Rousseau sont : la *Lettre sur les spectacles* (1758), l'*Émile* (1762), le *Contrat social* (1762) et les *Lettres sur la botanique*.

Lettre sur les spectacles. — Cette lettre, adressée à d'Alembert, est pleine de force et de logique. Rousseau y démontre tous les dangers du spectacle dramatique, y cherche à prouver que la comédie, même la plus morale, est nuisible aux mœurs publiques.

Voltaire, accusé dans cette lettre d'avoir corrompu la Suisse avec ses théâtres de Ferney et des Délices, ne pardonna jamais à Rousseau cette attaque personnelle. Aux qualificatifs de « fanfaron d'impiété, d'âme basse... », que lui donnait le *citoyen de Genève*, Voltaire répondait par les gracieuses épithètes de « polisson malfaisant, d'archi-fou, de malheureux sophiste, de chien de Diogène, de bête féroce, qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux et ne toucher qu'avec un bâton... ».

L'Émile (1762).

Sujet. — « L'Émile, dit Rousseau, est une espèce de traité d'éducation plein de mes rêveries accoutumées. » Cette *espèce de traité* repose sur ce principe faux : « L'homme naît bon, mais la société le déprave; » c'est encore un plaidoyer contre la civilisation. Il comprend cinq livres. Nous n'avons à parler ici que du livre II.

Résumé du LIVRE II. — Ce livre traite de l'éducation de l'enfant, de deux à douze ans.

Éducation physique. La première éducation de l'enfant sera toute « négative ». Le vrai maître est la nature (?). Point de précautions ni de punitions excessives, mais des jeux bien choisis. Si Émile pleure, s'il tombe, s'il se blesse, ne pas accourir avec inquiétude, ne pas s'empressez autour de lui. « Le bien-être de la liberté rachète beaucoup de blessures (?). »

Éducation morale. — Même procédé que pour le corps : la liberté, le laisser-aller, sous prétexte que « tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ». — C'est la négation de la faute originelle. — L'enfant ne doit être ni un esclave ni un despote. « Les mots d'obéir et de commander, de devoir et d'obligation, seront proscrits de son dictionnaire (!); mais ceux de force, de nécessité, d'impuissance et de contrainte, y doivent tenir une grande place. »

Autorité. Le gouverneur ne commandera jamais rien à son élève (?); les faveurs, il les accordera sans condition; les refus seront irrévocables. Émile est élevé à la campagne. Point de leçons orales ni de beaux discours, mais des exemples et des

leçons de choses. Quelques fèves, par exemple, plantées dans le jardin, serviront à lui donner l'idée de la propriété.

Culture intellectuelle. Nulle encore, dans la crainte « d'épuiser les forces de l'enfant pour les avoir voulu trop exercer ». Pas de lecture, ni d'écriture, ni d'exercices de mémoire, ni d'histoire, ni de géographie, ni de fables de la Fontaine. L'important est de savoir temporiser (?).

Exercices du corps. Gymnastique, natation, éducation du toucher, de la vue, du goût, de l'odorat.

Appréciation. — L'Émile renferme beaucoup de vérités de détail; mais l'ensemble du système, — en admettant qu'il fût pratique, — aboutirait à coup sûr au plus triste des résultats. « A la fin de la seconde période de la vie, Émile est un gros garçon fort et robuste, quoique un peu rustique. » (PAROZ.)

« Il saura courir, sauter, apprécier les distances. Mais il ne sera nullement préparé à devenir un adolescent studieux... N'ayant pas pris dans ses premières années l'habitude de penser, il sera, j'en ai peur, incapable de la prendre plus tard... Rousseau se donne pour l'apôtre de la nature, et il supprime dans l'éducation les influences naturelles, la famille, la vie sociale... De peur de contrarier la nature, il ne l'aide pas... Émile ignore même que les hommes existent... A plus forte raison ne connaîtra-t-il pas Dieu, dont la révélation est remise à beaucoup plus tard. » (COMPAYRÉ.)

« L'auteur de l'Émile, dit M^{re} de Beaumont, dans le mandement portant condamnation de ce livre, propose un plan d'éducation qui, loin de s'accorder avec le christianisme, n'est pas même propre à former des citoyens ni des hommes. »

Le *Contrat social*, que Voltaire appelait le « contrat insocial de l'insocial J.-J. », reprend et systématise les idées du *Discours sur l'inégalité*. Voici les principales : L'homme est né libre et indépendant; l'État s'est formé, à l'origine, par un contrat en vertu duquel chaque citoyen a fait à la société l'abandon de tous ses droits; le peuple est le seul souverain et ses décisions sont sans appel; le pouvoir, le chef, le magistrat, qui maintiennent l'ordre social ne sont pas irrévocables, le peuple peut les destituer quand il lui plaît. — La fausseté, l'absurdité

de cette doctrine est manifeste. La liberté de l'homme est plus fictive que réelle : il est soumis tout au moins à la loi divine ; le contrat social primitif, dont parle Rousseau, est une hypothèse sans fondement ; si l'État est la somme de tous les droits, il est tout, l'individu n'est rien ; si le peuple est la seule autorité souveraine, infaillible, l'individu est soumis, corps et âme, au plus oppressif des despotismes ; si le peuple peut à volonté modifier, limiter, changer l'autorité, c'est l'anarchie, l'instabilité, la ruine du bien public. « Jamais, dit M. Vapereau, la liberté n'eut moins de place que dans cette prétendue restauration de la liberté naturelle... Le *Contrat social* est le préambule de la politique absolutiste de la Convention. Il donne la théorie, Robespierre et les Jacobins se chargeront de la pratique. »

CHOIX. — L'innocence du jeune âge (Émile) ; l'île de Saint-Pierre, le lever du soleil ; le duel ; le suicide ; l'ombre de Fabricius aux Romains (Disc. à l'Ac. de Dijon).

Remarques générales. — Rousseau, dans ses écrits, a prouvé le pour et le contre avec la même force et la même originalité. On dirait qu'il a cédé au besoin de se singulariser. Par système ou par instinct, il s'élevait contre les spectacles, et il composait des opéras et des romans des plus dangereux ; il imposait aux mères l'obligation de nourrir leurs enfants, et il envoyait les siens à l'hospice des Enfants-Trouvés ; il écrivait de belles pages sur la divinité de Jésus-Christ, et il se bornait au culte de l'Être suprême.

Rousseau partage avec Voltaire la triste gloire d'avoir propagé les plus pernicieuses erreurs sociales et religieuses. « Il est un de ces hommes séduisants et dangereux chez qui l'imagination et la sensibilité dominant et étouffent la raison, le sens commun, les facultés de réflexion, d'analyse et d'observation. »
(E. FAGUET.)

Comme écrivain, on le place à côté de nos plus grands prosateurs ; il excellait à peindre les beautés de la nature et les charmes de la solitude. Son style se distingue par la chaleur, la force et la vie.

Rousseau et Montesquieu (parallèle). « Rousseau était tout fait pour les révolutionnaires, sans avoir même besoin d'être compris. Il blâme universellement ce qui est : c'était assez pour

eux. Il imagine sans cesse ce qui devait être, sans même s'inquiéter si ce qu'il propose est possible. Rien au monde n'est plus aisé que de blâmer ou d'imaginer ainsi ; les spéculations ne trouvent pas d'obstacles sur le papier...

« Montesquieu est loin de se mettre à l'aise comme Rousseau ; il ne heurte rien, il examine tout. Il explique les raisons de ce qui est, et cette explication est une haute leçon, du moins pour le bon sens, en faisant voir comment ce qui est subsiste malgré ses imperfections, et pourquoi il doit subsister, comment on peut balancer la tendance naturelle au mal, et fortifier le principe du bien contre l'abus, qui n'est jamais une raison pour attenter au principe. Il a lui-même exposé son dessein dans un passage de sa préface qui marque les rapports de son caractère à son esprit. « Je me croirais bien récompensé de « mon travail si, après m'avoir lu, chacun trouvait dans mon « livre de nouvelles raisons d'aimer le pays où il est né, et le « gouvernement sous lequel il vit. »
(LA HARPE.)

Charles le Batteux (1713-1780), né près de Vouziers, chanoine de Reims, professeur de philosophie grecque et latine au collège de France, a publié de nombreux ouvrages. Les principaux sont : les *Quatre poétiques* (d'Aristote, Horace, Vida et Boileau), et les *Principes de littérature*.

VAUVENARGUES (1715-1747)

Luc de Vauvenargues, né à Aix, célèbre moraliste, entra dans la carrière des armes et fit la campagne de Bohême, en 1742-43 ; mais, épuisé par les fatigues de la guerre, il quitta le service et vécut dans la retraite et la méditation. De là sortirent d'excellents ouvrages, qui lui firent un nom dans la philosophie : une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, des *Conseils à un jeune homme*, des *Caractères et des Réflexions*. — Quoique mêlé aux philosophes incrédules du xviii^e siècle, ce penseur loyal conserva toujours un respect sincère pour la religion et la morale, et mourut en chrétien.

Vauvenargues n'a pas la profondeur de Pascal, ni le tour spirituel de la Bruyère, ni la concision expressive de la Rochefoucauld ; mais il est élégant par l'âme, par ce ton de candeur

et de vérité qui subjugué : « Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses écrits, c'est qu'il est impossible de les lire sans devenir meilleur... La Rochefoucauld nous désolé; Pascal nous effraye; il arrive à Nicole de nous assoupir; Montaigne nous déconcerte et nous trouble en nous divertissant; Vauvenargues attache, console, épure et fortifie. » (GÉRUSEZ.)

L'abbé **Barthélemy** (1716-1793), né en Provence, archéologue, numismate et littérateur distingué. Il a composé de nombreux *Mémoires* et le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ouvrage de grande érudition, qui fit à l'auteur une réputation européenne, mais qui garde la trace des doctrines philosophiques du temps.

L'abbé **Antoine Guénée** (1717-1803), né à Étampes, professeur de rhétorique au collège du Plessis et chanoine d'Amiens, fut le plus habile adversaire de Voltaire, dont il relève toutes les erreurs dans un ouvrage célèbre qui a pour titre : *Lettres de quelques Juifs* (1769). « Le secrétaire des juifs, disait Voltaire, n'est pas sans esprit et sans connaissance; mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main. »

Lamoignon de Malesherbes (1721-1794), né à Paris, homme d'État et l'un des défenseurs de Louis XVI, auteur des *Remontrances à Louis XV* et de *Mémoires pour Louis XVI*. — La postérité l'a justement surnommé le Vertueux.

Jean-François Marmontel (1723-1799), né à Bort, en Limousin, littérateur et auteur dramatique. Ses principaux écrits sont : le roman des *Incas* ou *la Destruction de l'empire du Pérou*, les *Éléments de littérature*, recueil des divers articles qu'il avait fournis à l'Encyclopédie, et ses *Mémoires*. Toutes ses productions sont empreintes d'un levain de philosophisme qui en ternit le mérite. — Il revint à de meilleurs sentiments sur la fin de sa vie, et défendit avec éloquence les saines doctrines à la tribune du conseil des Anciens, dont il faisait partie.

Antoine-Léonard Thomas (1732-1785), né à Clermont-Ferrand, littérateur et critique, se fit connaître, en 1759, par son poème de *Jumonville*, qui eut du succès; mais sa réputation

lui vient de ses éloges : *Éloges du maréchal de Saxe* (1759), de *d'Aguesseau* (1760), de *Duguay-Trouin* (1761), de *Sully* (1763), de *Descartes* (1765), de *Marc-Aurèle* (1770), et d'un *Essai sur les éloges* (1773). — Thomas était un écrivain de talent et d'une grande noblesse de sentiments. Son style est majestueux, mais peu flexible et quelquefois boursoufflé.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), né au Havre, eut, comme l'auteur d'*Émile*, une existence rêveuse et vagabonde. Il entreprit, jeune encore, de longs voyages à travers le monde, à la Martinique, en Allemagne, en Russie, à l'Île-de-France, cherchant partout la réalisation de projets chimériques de philanthropie, et reportant finalement sur la nature l'amour qu'il croyait devoir refuser aux hommes. Ses principaux ouvrages sont : les *Études de la nature*, qui commencent par une prière et où l'on trouve d'admirables descriptions, et aussi des erreurs scientifiques et des théories absurdes; *Paul et Virginie*, conte pastoral dont le but est de faire aimer à vie simple, et les *Harmonies de la nature*, qui complètent les *Études*. — Les ouvrages de Bernardin ont des pages pleines de charmes, mais les idées se ressentent du philosophisme de l'auteur.

LA HARPE (1739-1803)

Jean-François de la Harpe, né à Paris, s'était d'abord jeté dans la philosophie voltairienne et avait applaudi les débuts de la révolution. Plus tard, il défendit les croyances religieuses et fut emprisonné, en 1794, pour ses opinions anti-révolutionnaires. Il a laissé quelques tragédies, *Warwick*, *Coriolan*, qui eurent des succès variés; les *Éloges* de Racine, de Fénelon et de Catinat, qui furent couronnés par l'Académie; de belles *Études sur les Livres saints* et le *Cours de littérature*, en seize volumes.

La partie du *Cours de littérature* qui traite des anciens est incomplète; le moyen âge est étudié trop superficiellement, le xvii^e siècle laisse peu à désirer; les pièces de Racine sont bien jugées; il n'en est pas de même de toutes celles de Corneille ni de Molière, ni des œuvres en prose; le xviii^e siècle manque d'impartialité. « En général, la Harpe fait mieux l'ana-

lyse du détail que la synthèse littéraire; il ne s'élève pas à ces vues générales et ingénieuses où excellent plusieurs de nos critiques actuels. Il ne faut pourtant pas dédaigner son *Cours de littérature*, ouvrage bien écrit, qu'il y a encore profit à lire aujourd'hui. » (BOURGEAULT.)

Louis Geoffroy (1743-1814), né à Rennes, célèbre critique et publiciste, rédacteur de l'*Année littéraire* (1776-82) et de l'*Ami du roi*. Ses analyses des pièces de théâtre furent réunies après sa mort sous le titre de *Cours de littérature dramatique*.

L'abbé **Maury** (1746-1817), né à Valréas (Vaucluse), s'est rendu célèbre comme orateur politique. Élu, en 1789, député du clergé aux états généraux, il défendit avec une grande fermeté les intérêts de la monarchie et de l'Église de France, et lutta souvent avec avantage contre Mirabeau. Ses meilleurs ouvrages sont l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* et le *Discours contre la constitution civile du clergé*. — Il fut décoré de la pourpre romaine en 1794.

Raymond de Sèze (1748-1828), né à Bordeaux, célèbre avocat et magistrat. Sa *Défense de Louis XVI*, quoique rédigée à la hâte, renferme des traits de la plus haute éloquence.

MIRABEAU (1749-1791).

Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, né au château du Bignon (Seine-et-Marne), fut le principal orateur de la Constituante. Rejeté par la noblesse à cause de son in-conduite, et nommé député du tiers, aux états généraux de 1789, il se montra d'abord le plus audacieux des réformateurs et le plus implacable ennemi de l'ancien régime; mais, s'apercevant qu'il travaillait à « une vaste destruction », il se rapprocha de la cour et voulut arrêter la marche des événements. C'était trop tard; d'ailleurs, les fatigues de la lutte et les excès de sa vie avaient épuisé ses forces. Il mourut tout à coup, en 1791, à quarante-deux ans.

Œuvres. — Ses écrits politiques les plus remarquables sont : l'*Adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles*; les *Discours sur la banqueroute*, sur la *constitution civile du clergé* et sur la *sanction royale*.

« Pour un homme public, dit M. Merlet, rien ne remplace l'ascendant d'une bonne renommée. Mirabeau en est un mémorable exemple; car les fautes de sa jeunesse pesèrent sur toute sa vie. Son histoire nous offre le douloureux spectacle d'un génie puissant qui lutte en vain contre la défiance des partis, se débat sous de noires calomnies auxquelles son passé donne prétexte, se sent isolé jusque dans ses triomphes et meurt sur la brèche, sans avoir conquis cette autorité morale qui est le plus efficace auxiliaire de la persuasion. »

Citons encore **Vergniaud** (1753-1793, Limoges), **Cazalès** (1758-1805, Grenade, Haute-Garonne), **Barnave** (1761-1793, Grenoble), qui se distinguèrent comme orateurs politiques; les auteurs de l'*Encyclopédie* et les économistes.

ENCYCLOPÉDIE

L'*Encyclopédie* est un ouvrage en vingt-deux volumes in-folio qui a pour titre : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre par Diderot, et, quant à la partie mathématique, par d'Alembert*.

Les principaux inspirateurs ou rédacteurs de l'*Encyclopédie* sont : **Diderot** (1713-84, Langres), **d'Alembert** (1717-83, Paris), **Condillac** (1715-1781, Grenoble), **Condorcet** (1743-96, Saint-Quentin), **Helvétius** (1715-71, Paris), **d'Holbach** (1723-89, Palatinat), **la Mettrie** (1709-51, Saint-Malo), **Buffon**, **Montesquieu**, **Marmontel**, **Necker** (1732-1804, Genève), etc.

Les *encyclopédistes* trouvèrent de puissants auxiliaires dans les *économistes*. On appelle ainsi les écrivains qui, au xviii^e siècle, abordèrent les premiers les questions de l'impôt et du revenu des terres. Les principaux économistes sont : **Quesnay** (1694-1774, près de Paris), **Vauban** (1633-1707, Nivernais), **Raynal** (1713-96, Rouergue), **Turgot** (1727-81, Paris), **Gournay** (1712-59, Saint-Malo), **J.-B. Say** (1767-1832, Lyon).

Appréciation. — L'*Encyclopédie* est l'expression la plus fidèle de l'esprit matérialiste et sceptique du xviii^e siècle. Rien de plus incohérent que ce répertoire, où toutes les connaissances humaines, *physique et grammairiale, commerce et belles-lettres,*

mathématiques et religion, sont jetées pêle-mêle suivant le hasard des initiales. « L'édifice de la science fut ainsi détruit, brisé, mis en poussière; l'âge de Bacon et de Descartes avait trouvé et proclamé la méthode, celui des encyclopédistes devait la dédaigner et la proscrire. » (DEMOGEOT.)

Les écrivains honnêtes s'étant bientôt retirés, on prit de toute main pour achever cet ouvrage, que d'Alembert comparait à un habit d'arlequin, « où il y a, disait-il, quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. » — L'*Encyclopédie* aujourd'hui est complètement inconnue du public.

V^e ÉPOQUE : DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

La littérature française, au commencement du xix^e siècle, était dans une véritable décadence. « Le philosophisme et les excès révolutionnaires d'un côté, de l'autre le despotisme impérial armé d'une rigoureuse censure, avaient tari dans les âmes la source de toute noble inspiration. » Mais la Restauration vit paraître une nouvelle pléiade de poètes et d'écrivains qui tentèrent de rajeunir la littérature en la faisant sortir des voies étroites et sans cesse battues de l'imitation classique. Dans ce dessein, ils proclamèrent la liberté absolue, rendirent l'art indépendant de toute contrainte, — ne conservant d'autre règle que la *loi d'ensemble*, — remplacèrent les fables antiques par l'histoire nationale et le merveilleux chrétien, dont le *Génie du christianisme* et les *Martyrs* de Chateaubriand avaient dévoilé les inépuisables richesses. Comme ils préconisaient l'imitation du moyen âge, « l'âge d'or de la foi et de l'héroïsme chevaleresque, » on les appela les *romantiques*, pour les distinguer de leurs adversaires, les *classiques*.

L'école romantique se signala d'abord par des travaux remarquables, en prose et en vers. Malheureusement cette école est loin d'avoir tenu toutes ses promesses. En substituant la *réalité* au *beau idéal* poursuivi par les classiques, en donnant le pas à l'*imagination* sur la *raison*, arbitre suprême du goût et des convenances, les *romantiques* sont tombés dans tous les excès; ils ont produit les œuvres les plus difformes, et sont descendus aux dernières limites du réalisme le plus abject. Bref, cette magnifique unité de la première partie de notre siècle et cet élan vers des conquêtes entrevues ont été brisées; d'où le désordre et la confusion de l'heure présente.